

Quelles réponses collectives face aux féminicides ?

Dans le cadre d'un séminaire de l'espace Genre de la Maison de l'Amérique Latine², il est souligné que le féminicide constitue la forme la plus extrême de violence envers les femmes dans la culture patriarcale, paroxysme d'un continuum de violences (discriminations, maltraitance, harcèlement, violences sexuelles, etc.) qui frappent les femmes de manière généralisée et transversale dans des contextes et scénarios les plus divers³.

Le contrôle du corps des femmes

A partir du concept de la mondialisation développé depuis la colonisation dans une société hétéropatriarcale, Carmen Nuñez Borja⁴ montre comment la construction sociale basée sur un système hiérarchique de races, de classes et de genres dont l'objectif est la soumission des colonisé.e.s, déshumanise les populations, et en particulier les femmes de couleurs, qui ne sont plus considérées que comme des êtres non-existants. Ce qui justifie les génocides et l'esclavagisme et permet aux hommes de porter atteinte à l'intégrité physique des femmes. La négation de l'être est aussi une violence symbolique. Ainsi la chasse aux sorcières, qui sévit en Europe principalement pendant les XVI^e et XVII^e siècles, fut aussi une longue stratégie de déshumanisation : les femmes ayant acquis un contrôle sur leur santé et sur leur fertilité, parmi d'autres connaissances, étaient perçues comme un danger pour le pouvoir autant, si pas plus, séculier qu'ecclésiastique, puisqu'elles représentaient un contre-pouvoir par rapport au contrôle de la population. Diabolisées auprès de l'opinion publique, leurs condamnations devaient représenter une vaste entreprise pour terroriser le peuple et imposer la pensée cartésienne⁵. Les femmes étaient exclues de la connaissance masculine constructiviste. Au fil des siècles et jusqu'à présent, réhabiliter les femmes comme génératrices de connaissances a constitué un long combat. D'autres formes de chasses aux sorcières, soit de répression d'actes de résistance des femmes face à l'injustice à travers diverses formes de violence, se retrouvent de manière universelle comme expressions du patriarcat.

Nous reprenons ici quatre exemples cités par l'intervenante dans la société péruvienne de violences envers les femmes, comme autant d'étapes de constructions sociales pour contrôler le corps des femmes : de l'utilisation de la langue au contrôle du corps, jusqu'à la mise à mort.

1. Les « vivanderas » (vendeuses au marché) de Huamanga (ville du centre du Pérou) au XIX^e siècle ont bloqué le marché et ont refusé de vendre leurs produits. Une

¹ Chargée de projets au CEFA asbl

² « *Le féminicide dans l'Union européenne et en Amérique latine : #NiUnaMenos!* » le 15 octobre 2016

³ Cf. Frédéric Braun, *Le féminicide en Amérique latine et en Europe : même combat!*, analyse CEFA, 2016

⁴ Chercheuse en sciences sociales et avocate

⁵ Cf. la thèse développée par Silvia Federici dans son livre : *Caliban et la sorcière*, Entremonde, 2014

occupation de l'espace public que l'Etat a tenté de réprimer et qui a réduit hélas les femmes à un nouveau terme dans la langue « péruvienne » : la vendeuse devient au sens péjoratif une « placera », c'est-à-dire celle qui prend du plaisir. Une insulte encore en vigueur aujourd'hui ! Plus d'un siècle plus tard, sur la même place de Huamanga, des femmes présentent une performance publique pour promouvoir la pilule du lendemain. Elles sont presque nues dans l'espace public et sont considérées bien sûr comme indécentes.

2. La stérilisation forcée entre 1996 et 2000 à l'époque de Fujimori (alors président de la République du Pérou) a touché près de 300 milles femmes : sans leur consentement ! Leur profil : des indigènes pauvres. Les mouvements de femmes étaient instrumentalisés par la politique de Fujimori. Les demandes de dommages en justice n'ont encore rien donné. Il n'y a soi-disant pas de preuves suffisantes. Les associations qui accompagnent ces femmes font appel aujourd'hui à la loi internationale de lèse humanité.
3. Les violences sexuelles durant les conflits armés sont des armes de guerre tant à travers l'histoire qu'à travers le monde. Au Pérou⁶, presque tous les enfants des villages de Caso Manta et Vilca (Ayacucho) sont nés suite aux viols perpétrés par l'armée. C'est la première fois dans l'histoire péruvienne que des militaires vont être jugés pour violences sexuelles, pour des crimes de lèse humanité, suite à la jurisprudence au niveau international (en ex-Yougoslavie et au Rwanda).
4. Plusieurs assassinats de femmes impliquées politiquement ou activistes sont à répertorier. Non seulement au Pérou, mais aussi dans le monde entier. Le groupe terroriste Sentier Lumineux a fait taire une activiste⁷ par la terreur et les menaces jusqu'à l'annihilation et la mort en 1992. Plus récemment en 2016, au Honduras, une femme d'origine indigène, militante écologiste⁸, qui luttait pour la défense des communautés indigènes et contre les pouvoirs des entreprises internationales, a été assassinée par balles. De même, cette année, une députée britannique⁹ a été agressée et tuée.

La situation est souvent accentuée par l'absence de réponses adéquates de la part de l'Etat en termes de prévention, d'enquêtes et de sanctions. Le féminicide est un indicateur critique de la réalité des violences contre les femmes et leur extrême gravité exige des réponses

⁶ Entre 1980 et 2000, une guerre interne au Pérou a secoué toute la population prise entre deux feux : le Sentier Lumineux d'une part et l'armée d'autre part.

⁷ Maria Elena Moyano à Villa El Salvador (Nord de Lima)

⁸ Berta Cáceres

⁹ Jo Cox

politiques et des instruments adéquats et coordonnés, notamment par l'action du pouvoir législatif, dont les travaux de l'Assemblée parlementaire EuroLat sont essentiels¹⁰.

Impacts de la culture patriarcale

Les stéréotypes de genres et les représentations changent très lentement, les inégalités et les discriminations sont encore vécues par des millions de femmes de par le monde. Le corps des femmes est encore et toujours objectivé, contrôlé, déshumanisé dans les médias et les publicités. Claudia de Anda¹¹ montre l'exemple d'une terrible agression qui a servi de base à une campagne publicitaire¹² pour une marque de vêtements, dont les images déshumanisées naturalisent les femmes et les hommes comme des objets sans émotions. Ce fut la triste histoire d'une étudiante dans un bus à New Delhi victime d'un viol collectif¹³ et morte dans des conditions horribles. L'événement fut largement médiatisé et un grand mouvement de contestation sociale d'une ampleur historique en Inde est né avec de nombreuses manifestations qui indiquaient l'indignation de la population et la mobilisation des groupes féministes. Les images de la campagne publicitaire exposeront ensuite une belle femme sexy qui n'a pas froid aux yeux dans un bus et quelques beaux hommes discrets, minimisant la violence au profit d'une image de séduction pour le moins ambivalente. Au Mexique, par contre, si les publicitaires opportunistes utilisent les violences faites aux femmes, jamais on ne voit les hommes (agresseurs) sur les images. Quels sont les mécanismes culturels mis en place pour conserver les rapports de pouvoirs tels qu'ils sont entre les femmes et les hommes ? Pourquoi les femmes croient-elles que c'est normal d'être frappées ? Pourquoi croient-elles que leurs corps peuvent les aider à s'en sortir ? Outre les violences directes et visibles, il y a celles invisibles : culturelles et tolérées, structurelles et justifiées. Dans la plupart des pays d'Amérique Latine, et même encore ici en Europe, les petits garçons doivent se montrer forts, agressifs, sans exprimer d'émotions. Les femmes sont heureuses de donner naissance à un garçon parce qu'elles ne voudraient pas qu'une fille souffre comme elles ont souffert ! La naissance d'un garçon est une fête, celle d'une fille conduit parfois à un infanticide. Le patriarcat est intériorisé autant par les femmes que par les hommes. Sans minimiser pour autant les pressions sociales auxquelles sont soumis les hommes également, force est de constater que les femmes n'ont pas le même accès aux ressources, une des conditions de l'égalité qui peut contribuer au changement des mentalités, l'économie étant un espace d'exercice du pouvoir. En outre, le capitalisme et le néolibéralisme déstructurent l'Etat à sa plus minime expression au profit des grosses entreprises internationales, et appauvrissent de ce fait les classes socio-économiques déjà défavorisées, sacrifiant les droits humains au profit de l'argent. Les guerres de basse intensité liées aux « maras » (gangs armés) qui sévissent actuellement dans plusieurs pays

¹⁰ Cf. Frédou Braun, *Le féminicide en Amérique latine et en Europe : même combat!*, analyse CEFA, 2016

¹¹ Chercheure mexicaine de l'UNAM

¹² Cas NIRBHAYA, New Delhi, 2012

¹³ Dont les auteurs ont été condamnés à mort depuis.

d'Amérique centrale servent les intérêts des Etats-Unis et permettent d'asseoir d'autant plus le pouvoir néo-libéral... lequel continue à faire le lit du patriarcat.

Des réponses collectives

Le collectif *#NiUnaMenos*¹⁴ est né de la société civile pour lutter contre l'indifférence, contre la complicité des Etats, dans l'espoir que les choses peuvent changer ! Des lois existent, mais comment, souligne Julieta Violeta Erazo¹⁵, les faire respecter, exiger qu'elles s'appliquent ?

La colère des femmes latino-américaines a explosé dans les rues ces dernières années à l'occasion de manifestations massives, en signe de protestation contre les violences, domestiques ou institutionnelles, faites aux femmes. La plus récente, le 19 octobre, fut organisée comme une grève symbolique « pour exiger la fin de la violence machiste »¹⁶. En Argentine, une cinquantaine d'associations et de syndicats, piloté par le collectif *#NiUnaMenos*, ont appelé toutes les femmes à effectuer une heure de grève entre 13h et 14h. Le visage de la mobilisation était celui de Lucía Pérez, une étudiante de 16 ans, violée, torturée et assassinée une semaine avant. Ce meurtre avait choqué le pays entier. Des manifestations de solidarité ont eu lieu en même temps en Espagne, au Chili, au Mexique, en Uruguay.

Quelles perspectives ?

Face à la réalité des féminicides, les mouvements et les manifestations dénonçant ces crimes ont au moins déjà permis de les visibiliser. Il reste essentiel de travailler à différents niveaux : politique, juridique, économique, social, éducatif... Avec comme objectifs de réaliser un véritable registre des morts de femmes, des statistiques officielles, complètes et accessibles d'une part, et d'autre part, de résoudre les problèmes structurels des systèmes de justice et des Etats ; de développer des politiques publiques et de vigilance adéquates.

Malgré les progrès législatifs qui reconnaissent la gravité et les spécificités du phénomène, les stéréotypes de genre, les relations inégalitaires entre hommes et femmes, les discriminations aggravées par le néolibéralisme, et la culture de l'impunité alimentent encore les violences envers les femmes et les filles, aggravées en situations de conflits armés.

Au Mexique, au vu des agressions fréquentes des femmes dans les bus, l'Etat a mis en place des bus uniquement pour les femmes. Plus besoin de vigilance donc. Mais quid de remettre

¹⁴ Les slogans « Ni Una Menos » (pas une de moins) et « Ni Una Mas » (pas une de plus) font référence à un poème de la Mexicaine Suzanna Chavez pour protester contre les meurtres de femmes à Ciudad Juarez en 1996. Elle-même fut assassinée en 2011.

¹⁵ Coordinatrice du comité international péruvien *#NiUnaMenos*

¹⁶ http://www.lemonde.fr/big-browser/article/2016/10/19/greve-des-femmes-et-mercredi-noir-en-argentine_5016560_4832693.html#WD6DOjTUjthjpvIU.99

en question l'attitude des hommes, la « masculinité hégémonique »¹⁷, encore omniprésente dans notre culture occidentale ?

¹⁷ Concept amené par Raewyn Connell, *Masculinities*, Cambridge : Polity Press, 2005 (1995). Cela vise l'expression de la masculinité dominante, valorisée par la société, et non l'identité masculine en tant que telle.